

LE FRONDEUR
15 C^{MES} = LE N^O
JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT UN AN (52) 5 F 50
BUREAU RUE DE LA SORBONNE 15
PARIS

L'ALLIANCE AUSTRO-ALLEMANDE



ROBERT MACAIRE ET BERTRAND SOCCUPANT DE LA PAIX DE L'EUROPE.

ABONNEMENTS :
Un an fr. 5 50
Franco par la Poste

Bureaux :
12 - Rue de l'Étuve - 12
A LIÈGE

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :
La ligne fr. 25
RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne 1
On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

L'Alliance des deux Empereurs.

On sait ce que c'est : L'empereur d'Allemagne et son bien cher frère, l'empereur d'Autriche, ont conclu un traité d'alliance offensive et défensive. Quand je dis ont conclu, j'entends dire qu'ils ont signé un acte qui ne les engage pas, eux, mais qui engage les pays qui ont la sottise de les prendre pour des êtres d'essence quasi divine. Les empereurs signent les traités, mais là s'arrête toute la part qu'ils prennent à l'affaire. Quand cela s'embrouille ce sont les peuples qui cognent. Du reste, l'Autriche en sait quelque chose, elle qui a reçu une raclée si soignée à Sadowa. Aujourd'hui, il paraît que tout est oublié. Les deux empereurs se sont serré la pince et ont dit : Mon cher frère, nous sommes faits pour nous entendre!

Les milliers d'Autrichiens et de Prussiens qui pourrissent là-bas dans la plaine de Sadowa doivent être contents. C'est à cause d'un malentendu que l'on s'est battu; aujourd'hui, le malentendu est expliqué, les deux empereurs se sont réconciliés et chacun d'eux a promis qu'il passerait son grand sabre au travers du corps de celui qui se permettrait de regarder son copain de travers. C'est charmant, en vérité, et bien consolant pour ceux qui sont morts en 1866. Ces deux empereurs, assis sur deux millions de bayonnettes — ce qui doit, par parenthèse, leur sembler un peu piquant — et contemplant l'Europe effrayée, me font songer à une alliance, sérieusement enregistrée, de Robert Macaire et de Bertrand, travaillant en grand.

Les deux jolis cocos s'armant pour arrêter les diligences et dépouiller les voyageurs, ressemblent étonnamment aux 2 potentats s'entendant pour enrayer le progrès et détrousser les peuples. Seulement, quand les détrousseurs opèrent eux-mêmes et risquent leur peau, comme Robert Macaire et Bertrand, on les appelle des bandits et on les pend haut et court — pour les apprendre à vivre. Quand ce sont les messieurs qui font tuer les autres en leur lieu et place, on les appelle des héros et on les coule en bronze. Ce que c'est pourtant que le sentiment des nuances.

NIHL.

REFUS.

Il me faut, pour que ma soif s'éteigne,
Que le flot soit sans tache, et clair comme un miroir
Ce sont les chiens errants qui vont à l'abreuvoir.

ALFRED DE MUSSET.

Tu crois peut-être que ma bouche
Sur chaque fleur veut se poser?
Ma lèvre, enfant, jamais ne touche
Que lèvre digne d'un baiser.

En tout temps j'ai su refuser
La coupe qui me semblait louche,
Ainsi qu'un vase où quelque mouche
Aurait avant moi pu puiser.

Je préfère une onde limpide,
Qui coule vulgaire, insipide,
Où je viens boire le premier

A la plus suave ambrôisie,
Par un autre déjà choisie.
Dut même Hébé m'y convier!

FIX.

Ce bon Monsieur Bultot

Ce bon M. Bultot est décidément un homme étonnant. Pendant un certain temps on crut qu'il se contenterait d'être le bel homme que l'on sait; on s'imaginait que l'ambition d'avoir un jour des moustaches ainsi triomphantes, aussi lisses, aussi pointues que celles du chevalier Léon, lui suffirait toujours. On se trompait. Un beau jour, il entra dans la politique par la

porte du *Vestiaire libéral*. Depuis, ondoyant et divers, il vocalise à toutes les clefs de la gamme libérale. Doctrinaire parfois, progressiste à l'occasion, il signe un peu au hasard toutes les propositions qu'on lui montre. Les gens bien informés ajoutent même, qu'il les comprend. C'est un si bel homme. Le 13 juin, quand les progressistes se précipitèrent chez M. Hanssens pour le féliciter d'avoir été vengé, par le corps électoral, des calomnies doctrinaires, ce bon Monsieur Bultot était parmi les plus chauds. Il est vrai que plus tard, il allait également manifester chez M. Warnant — qui passait en queue.

Aujourd'hui, ce bon monsieur Bultot s'est surpassé. Il vient de faire un de ces coups superbes qui mettent un homme en relief et pour toujours.

Il a proposé à la Chambre de commerce d'émettre un vœu en faveur du rétablissement de la contrainte par corps.

Rien que cela. M. Bultot trouve que la contrainte par corps, abolie dans tous les pays civilisés, est une belle institution. Il veut encore qu'un Schylock quelconque puisse jeter dans un cachot un père de famille ruiné par une maladie; il veut qu'un drôle puisse faire mourir de faim la femme et les enfants d'un malheureux qui lui devrait cent francs.

Brave Bultot va!

Et bien, si comme on le dit, tu aspirés à la croix, s'il est vrai que ce soit un bout de ruban qui puisse faire ton bonheur, « sois-le. »

Tu en es digne. Et si par modestie mal entendue, tu commençais par refuser cette noble récompense de tes travaux, sois tranquille on insistera, et, même malgré toi, on l'attachera à ta poitrine frémissante, dut-on employer pour cela la contrainte par corps.

CLAPETTE.

TOUJOURS LUI.

Inépuisable Zizi.

Quelqu'un lui disait que M. Francisque Sarcey avait choisi, lui, homme de lettres, un sujet de conférence qui semblait plutôt devoir tenter un chimiste.

— Comment cela, dit Zizi.

— Tiens, M. Sarcey n'a-t-il pas parlé de *Part scénique*.

— Adorable! dit Zizi.

Et avisant son ami Poulet qui faisait des expériences sur l'éclairage au pétrole, Zizi lui dit de son air le plus spirituel.

— Et bien, dis donc, toi, qui prétends t'y entendre en chimie, pourquoi n'as-tu pas été écouter la conférence que Sarcey a donnée mercredi? Cela concerne les chimistes.

— Pourquoi?

— Tiens, parce que Sarcey a parlé de l'art dramatique sans doute.

Nous croyons qu'il fera chaud pour Zizi, si, après celle-là, il tombe encore sous la griffe de Poulet.

CHRONIQUE

LE RÉVEILLON.

C'est demain, dimanche, que tous ceux qui ont encore gardé au cœur quelque amour pour les bonnes traditions, vont réveiller avec entrain.

Pour fêter l'anniversaire de ce malheureux — mort sur la croix pour avoir rêvé le bonheur de l'humanité — et dont le supplice n'aura servi qu'à procurer des palais, de l'or..... et le reste, à des évêques et des papes, on consommera des montagnes de charcuteries, des pyramides de bouquets, arrosées — selon le cas — d'une eau de vie frelatée ou d'un bourgogne généreux.

Cette façon de célébrer les anniversaires m'a toujours plu, et bien que n'ayant jamais été très catholique — même dans ma plus

extrême jeunesse — ça toujours été avec un entrain touchant que j'ai fêté l'anniversaire de la naissance du Nazaréen.

Peut-être les libres-penseurs farouches ne me pardonneront-ils jamais cet accroc donné aux principes, mais, au risque de subir un échec lorsque je poserai ma candidature au Sénat, je fais ici l'aveu de cette légère faiblesse.

Que celui qui n'a jamais réveillé me jette la première... bouquette.

A dire vrai, la religion a toujours été pour une part bien minime, dans ces sortes de cérémonies. La bouquette, voilà le véritable messie que l'on attendait. Aussi quels cris de joie, quel enthousiasme quand la première bouquette, lancée en l'air d'une main sûre, retombait rutilante dans la poêle placée, dès le début de la soirée, sous la haute direction du chef de la famille.

Et quand les bouquettes s'empilaient sur les vastes assiettes, quand l'aïeul d'une voix toujours solide criait : On est servi! avec quel empressement on s'asseyait autour de l'immense table ronde, bousculant les frères, pinçant les petites cousines, renversant les chaises et riant comme doivent rire les bienheureux — si réellement ceux-ci n'ont pas usurpé la réputation de rieurs qu'on leur fait.

Ah, les bons réveillons de l'enfance! Comme c'était gai, et comme les vieux parents qui dorment là-bas dans le grand cimetière, savaient y retrouver la verve et la gaieté de leurs jeunes ans.

Puis, plus tard, quand au lieu de réveiller au logis du grand-père, on s'en allait dans quelque mansarde d'étudiant ou d'artiste attendre la venue du Christ, en égrenant un chapelet de baisers sur les joues roses ou les blanches épaules d'une voisine peu farouche, croit-on que l'histoire du Christ n'avait pas son côté agréable?

Ah que si! Et lorsqu'une Musette ou une Mimi Pinson avait chanté de sa voix fraîche deux ou trois couplets du bon Béranger, la chanson qui, comme dit Murger, avait mouillé son aile dans une coupe de vin clair, s'envolait dans l'air, et allait se coller aux vitres, aux solives de la pauvre chambrette, qui restait durant toute l'année, imprégnée de cette gaieté d'une nuit.

Ah! quel joyeux réveillon c'était là, et comme le Christ qui venait de naître devait être heureux, si, passant zâ tête par la lucarne, il voyait combien on mettait en pratique sa maxime: *Aimez-vous les uns les autres!*

Une année que nous attendions, en belle et joyeuse compagnie, la venue du Christ — je suis heureusement encore assez jeune pour m'en souvenir sans peine — nous avions comme voisin, un animal — le propriétaire de la maison, du reste — qui s'obstinait à chanter à tue-tête, le célèbre « Noël, Noël, voici le Rédempteur ». Quand la chanson était finie, le misérable recommençait. Le Rédempteur ne venait pas.

A la fin et après avoir vainement tenté d'étouffer sa voix sous le bruit des casseroles, et de divers instruments à vent, dont une caisse roulante — c'est ce que nous appelions de la musique de chambre — nous nous mîmes à crier avec ensemble : « Holà! garçon! un Rédempteur pour monsieur! monsieur désire un Rédempteur! ». Puis nous ajoutions en un fausset qui était sensé appartenir au garçon : « Rédempteur pour moi! Le Rédempteur demandé! Voilà! Voilà, monsieur Boum! »

La chose émut le bon propriétaire qui, après avoir beuglé une dernière fois, — pour l'honneur du drapeau — sa sempiternelle romance, renonça enfin à annoncer la venue du Rédempteur.

Seulement, comme minuit sonnait, le

brave homme, qui était un vrai croyant, alluma à sa fenêtre un feu de bengale éblouissant. Au même moment, et à la fulgurante clarté de cette lueur inattendue, nous vîmes distinctement, au fond de la cour que l'on n'éclairait jamais, la légitime du propriétaire et un invité — un sous-lieutenant de l'infanterie — se livrant à une conversation animée, dont le messie ne faisait probablement pas les frais.

Le propriétaire ne vit rien du tout — comme c'était son devoir de mari. Seulement, dans l'année, le ciel qui lui avait jusqu'alors refusé un héritier, le récompensa de sa pitié: Madame accoucha d'un gros garçon, qui — c'est le mari lui-même qui l'affirma — ressemblait étonnamment à Jésus-Christ.

Le Rédempteur n'était peut-être pas venu, mais le Saint-Esprit avait certainement passé par là!

CLAPETTE.

Souvenir d'Antan

Un jour, la fille du château,
En se baignant, coula sous l'eau
Et si je ne l'avais suivie
La belle aurait perdu la vie.

Je la conduis au manoir;
Dans mon cœur gazouillait l'espoir;
Car d'amour pour ma châteline
J'avais en secret l'âme pleine.

— Or ça, dit le comte, je veux
De toi, croquant, faire un heureux;
Choisis parmi mes récompenses,
Dis franchement ce que tu penses.

Si ton cœur est sensible à l'or,
Veux-tu ma bourse, ou mieux encor,
Veux-tu, ta vie est assurée,
Porter une belle livrée?

— « Point ne veux votre or accepter,
« Point ne veux vos galons porter,
« Point de faveurs ne suis en quête,
« Répondis-je en baissant la tête.

« Mais homme heureux autant qu'un roi,
« Comte, un baiser serait pour moi
« La récompense la plus belle.....
« Un baiser de la demoiselle..... »

Sans plus entendre, exaspéré
Le comte alors s'est écrié:
« Ce croquant, qu'est-ce qu'il raconte?
« Embrasser la fille d'un comte!

« Mes valets, mes laquais, hola!
« Empeignez-moi ce drôle-là,
« Qu'on lui donne les étrivières! »
— Je reçus cent coups de lanières!

Le comte fut guillotiné
Et son beau château fut miné.
Telles furent nos représailles,
A nous manants, à nous canailles.

G. HOCTES.

Le baiser

Ma chère mignonne,

Donc, tu pleures du matin au soir et du soir au matin, parce que ton mari t'abandonne; tu ne sais que faire, et tu implores un conseil de ta vieille tante que tu supposes apparemment bien experte. Je n'en sais pas si long que tu crois, et cependant je ne suis point sans doute tout à fait ignorante dans cet art d'aimer ou plutôt de se faire aimer, qui te manque un peu. Je puis bien, à mon âge, avouer cela.

Tu n'as pour lui, me dis-tu, que des attentions, que des douceurs, que des caresses, que des baisers. Le mal vient peut-être de là; je crois que tu l'embrasses trop.

Ma chérie, nous avons aux mains le plus terrible pouvoir qui soit: l'amour. L'homme, doué de la force physique, exerce par la violence. La femme, douée du charme, domine par la caresse. C'est notre arme, arme redoutable, invincible, mais qu'il faut savoir manier.

Nous sommes, sache-le bien, les maîtresses de la terre. Raconter l'histoire de l'Amour depuis les origines du monde, ce serait raconter l'homme lui-même. Tout

vient de là, les arts, les grands événements, les mœurs, les coutumes, les guerres, les bouleversements d'empires.

Dans la Bible, tu trouves Dabla, Judith ; dans la Fable, Omphale, Hélène ; dans l'Histoire, les Sabines, Cléopâtre et bien d'autres.

Donc nous régnons, souveraines toutes-puissantes. Mais il nous faut, comme les rois, user d'une diplomatie délicate.

L'Amour, ma chère petite, est fait de finesse, d'imperceptibles sensations.

Nous savons qu'il est fort comme la mort ; mais il est aussi fragile que le verre. Le moindre choc le brise et notre domination s'écroule alors sans que nous puissions la réédifier.

Nous avons la faculté de nous faire adorer, mais il nous manque une toute petite chose, le discernement des nuances dans la caresse, le flair subtil du trop dans la manifestation de notre tendresse. Aux heures d'étreintes, nous perdons le sentiment des finesse, tandis que l'homme que nous dominons reste maître de lui, demeure capable de juger le ridicule de certains mots, le manque de justesse de certains gestes. Prends bien garde à cela, mignonne : c'est le défaut de notre cuirasse, c'est notre talon d'Achille.

Sais-tu d'où vient notre vraie puissance ? du baiser, du seul baiser ! Quand nous savons tendre et abandonner nos lèvres, nous pouvons devenir des reines.

Le baiser n'est qu'une préface, pourtant. Mais une préface charmante, plus délicate que l'œuvre elle-même ; une préface qu'on relit sans cesse, tandis qu'on ne peut pas toujours... relire le livre. Oui, la rencontre des bouches est la plus parfaite, la plus divine sensation qui soit donnée aux humains, la dernière, la suprême limite du bonheur. C'est dans le baiser, dans le seul baiser qu'on croit parfois sentir cette impossible union des âmes que nous poursuivons, cette confusion des cœurs défaillants.

Te rappelles-tu les vers de Sully-Prudhomme :

Les caresses ne sont que d'inquiets transports,
Infructueux essais du pauvre Amour qui tente
L'impossible union des âmes par le corps.

Une seule caresse donne cette sensation profonde, immatérielle des deux êtres ne faisant plus qu'un, c'est le baiser. Tout le délire violent de la complète possession ne vaut pas cette frémissante approche des bouches, ce premier contact humide et frais, puis cette attache immobile, éperdue et longue, si longue ! de l'une à l'autre.

Donc, ma belle, le baiser est notre arme la plus forte, mais il faut craindre de l'ébruier. Sa valeur, ne l'oublie pas, est relative, purement conventionnelle. Elle change sans cesse suivant les circonstances, les dispositions du moment, l'état d'attente et d'extase de l'esprit.

Je vais m'appuyer sur un exemple. Un autre poète, François Coppée, a fait un vers que nous avons toutes dans la mémoire, un vers que nous trouvons adorable, qui nous fait tressaillir jusqu'au cœur.

Après avoir décrit l'attente de l'amoureux dans une chambre fermée, par un soir d'hiver, ses inquiétudes, ses impatiences nerveuses, sa crainte horrible de ne pas la voir venir, il raconte l'arrivée de la femme aimée qui entre enfin, toute pressée, essoufflée, apportant du froid dans ses joues ; et il s'écrie :

Oh ! les premiers baisers à travers la voilette !

N'est-ce point là un vers d'un sentiment exquis, d'une observation délicate et charmante, d'une parfaite vérité ? Toutes celles qui ont couru au rendez-vous clandestin, que la passion a jetées dans les bras d'un homme, les connaissent bien ces délicieux premiers baisers à travers la voilette, et frémissent encore à leur souvenir. Et pourtant ils ne tirent leur charme que des circonstances, du retard, de l'attente anxieuse ; mais, en vérité, au point de vue purement, ou, si tu préfères, impurement sensuel, ils sont détestables.

Réfléchis. Il fait froid dehors. La jeune femme a marché vite ; la voilette est toute mouillée par son souffle refroidi. Des gouttelettes d'eau brillent dans les mailles de la dentelle noire. L'amant se précipite et colle ses lèvres ardentes à cette vapeur de poumons liquéfiée.

Le voile humide, qui déteint et porte la saveur ignoble des colorations chimiques, pénètre dans la bouche du jeune homme, mouille sa moustache. Il ne goûte nullement aux lèvres de la bien-aimée, il ne goûte qu'à la teinture de cette dentelle trempée d'haleine froide.

Et pourtant, nous nous écrivons toutes, comme le poète :

Oh ! les premiers baisers à travers la voilette !

Donc, la valeur de cette caresse étant toute conventionnelle, il faut craindre de la déprécier.

Eh bien, ma chérie, je t'ai vue en plusieurs occasions très maladroite. Tu n'es pas la seule, d'ailleurs ; la plupart des femmes perdent leur autorité par l'abus seul des baisers, des baisers intempestifs. Quand elles sentent leur mari ou leur amant un peu las, à ces heures d'affaissement où le

cœur a besoin de repos comme le corps ; au lieu de comprendre ce qui se passe en lui, elles s'acharnent en des caresses inopportunes, le lassent par l'obstination des lèvres tendues, le fatiguent en l'étreignant sans rime ni raison.

Crois en mon expérience. D'abord n'embrasse jamais ton mari en public, en wagon, au restaurant. C'est du plus mauvais goût ; refoule ton envie. Il se sentirait ridicule et t'en voudrait toujours.

Méfie-toi surtout des baisers inutiles prodigués dans l'intimité. Tu en fais, j'en suis certaine, une effroyable consommation.

Ainsi je t'ai vue un jour tout à fait choquante. Tu ne te le rappelles pas sans doute.

Nous étions tous trois dans ton petit salon, et, comme vous ne vous gêniez guère devant moi, ton mari te tenait sur ses genoux et t'embrassait longuement la nuque, la bouche perdue dans les cheveux frisés du cou. Soudain tu as crié : « Ah ! le feu... » Vous n'y songiez guère ; il s'éteignait. Quelques tisons assombris expiraient, rougissaient à peine le foyer. Alors il s'est levé, s'élançant vers le coffre à bois où il saisit deux bûches énormes qu'il rapportait à grand-peine, quand tu es venue vers lui les lèvres mendiantes, murmurant : « Embrasse-moi ». Il tourna la tête avec effort en soutenant péniblement les souches. Alors tu posas doucement, lentement, ta bouche sur celle du malheureux qui demeura le col de travers, les reins tordus, les bras rompus, tremblant de fatigue et d'effort désespéré. Et tu éternuais ce baiser de supplice sans voir et sans comprendre. Puis, quand tu le laissas libre, tu te mis à murmurer d'un air fâché : « Comme tu m'embrasses mal ! »

— Parbleu, ma chère !

Oh ! prends garde à cela. Nous avons toutes cette sotte manie, ce besoin inconscient et bête de nous précipiter aux moments les plus mal choisis : quand il porte un verre plein d'eau, quand il remet ses bottes, quand il renoue sa cravate, quand il se trouve enfilé dans quelque posture pénible, et de l'immobiliser par une gênante caresse qui le fait rester une minute avec un geste commencé et le seul désir d'être débarrassé de nous.

Surtout, ne juge pas insignifiante et mesquine cette critique. L'amour est délicat, ma petite : un rien le froisse ; tout dépend, sache-le, du tact de nos câlineries. Un baiser maladroit peut faire bien du mal.

Expérimente mes conseils.

Ta vieille tante,

COLLETTE.

Pour copie :

MAURIGNEUSE.

PARADIS PERDU.

A QUELQU'UNE

Sais-tu ce qui pour moi représentait l'Eden ? Ce riant paradis où tout me semble rose, Où le bonheur jadis se mêlait à la rose. Etait un coin charmant de mon bétit jardin.

Tu ne montrais alors ni haine ni dédain Et notre amour si pur, comme la fleur éclosée, Exhalait ses parfums sans rechercher la cause Qui nous rendait heureux plus qu'aucun chérubin.

C'était quand tu venais, aimante et gracieuse Caillir mes fraîches fleurs et que ta voix riante Semblait un chant d'oiseau caché dans les lilas.

Mais un jour tu quittas, le jardin devint sombre, L'éclat de tes beaux yeux, seul y dissipait l'ombre Et l'Eden d'autrefois est un lieu de trépas.

FORTUNIO.

Faits d'Hiver.

C'était aux environs de Liège. Le docteur X., médecin de science et d'expérience, ce qui devient rare aujourd'hui, allait visiter, à cheval, un malade à quelque distance de la localité qu'il habite.

En passant devant une forge, il fut hélé par un cloutier, qui voulait le consulter pour une douleur au genou ; une espèce de rhumatisme, disait-il, qui l'empêchait de se tenir debout à son bloc.

Le docteur descendit de cheval, examina la partie souffrante, remarqua un certain gonflement aux alentours de la rotule, et, arrachant une page de son agenda, il écrivit une ordonnance, qu'il remit au patient.

— Vous vous frotterez avec cela toutes les deux heures pendant une minute ou deux, dit-il, en remontant à cheval.

Le cloutier le remercia et l'Esculape continua sa route.

Huit jours après il repassait au même endroit ; le cloutier était assis à sa porte et se chauffait au soleil.

— Ah ! monsieur le docteur, s'écria-t-il en apercevant le monsieur X. ; je suis heureux de vous voir ; je vais beaucoup mieux, mais il me faudrait un nouveau papier, parce que l'autre est tout usé à force de frotter.

— Comment un autre papier ?

— Oui tenez, voilà ce qu'il me reste de l'autre.

Et le cloutier montra les débris de l'ordonnance qui lui avait été donnée et avec laquelle il s'était frictionné ; débris informes que le docteur eut de la peine à reconnaître.

L'homme de science sourit : le malade en effet allait beaucoup mieux, grâce à dame nature ; mais il voulait un nouveau remède comme le premier.

Le docteur tira flegmatiquement un nouveau feuillet de son agenda, et inscrivit une maxime de l'école de Palerme qui lui passa par la tête.

Il était à peine éloigné que l'ouvrier recommença ses frictions avec le bout de papier.

Quelques jours après il arrivait chez le docteur lui apportant un poulet pour le remercier.

Il était complètement guéri !

Oh ! la médecine !

FORTUNIO.

VIEUX PROVERBE

Quand je t'ai tenue en mes bras
Novice encore et palpitante,
Ma victoire était éclatante
Et tu ne me haïssais pas,

De cet amour ton cœur est las
Une autre passion te tente
Et faible, oublieuse, inconstante,
Tu lui livres tes frais appas.

On a dit : un clou chasse l'autre ;
Ce destin est comme le nôtre
Et le nouveau chasse l'ancien.

Nos serments volent dans l'espace :
Ont-ils laissé la moindre trace ?
Je regarde et je ne vois rien.

FORTUNIO.

Musée du Frondeur.

Les habitants de Liège — les culs-de-jatte exceptés — viennent de recevoir une circulaire qui a dû les plonger dans une douce gaieté.

La circulaire émane d'un pédicure ou plutôt d'une famille de pédicures ! Monsieur et Madame Brandès-David, pédicures de Liège et du Turf-Club de Spa, dit le prospectus.

Pédicure du Turf-Club est joli. A quand Monsieur Onésiphore Visaleil, successeur de Madame Garitte Mantulet, poseur de sangues et passeur de clysters de la Chambre de commerce ! (Union commerciale et industrielle).

A quand aussi Monsieur Tirechicot, dentiste de la Concordia, et Monsieur Sauvabète, vétérinaire de l'Association libérale ?

Il y a encore d'autres beautés dans la circulaire qui est sur ce ton :

« Se recommandant pour tout ce qui concerne les pieds (les chaussettes, par exemple) ! comme durillons, œils de perdrix, cors aux pieds... »

En ajoutant « aux pieds » à cors, la famille des pédicures en question a évidemment voulu faire comprendre qu'elle ne soignait pas les cors... de chasse.

Intelligente précaution.

Une dernière citation pour finir : « Se méfier des pédicures de passage qui vous abiment les pieds, en vous faisant payer bien cher... »

Ah ! c'est cela, la famille Brandès les abime probablement à meilleur compte.

C'est bon à savoir.

SONNET.

SANS ESPOIR

Je ne dois plus l'aimer ; je ne suis qu'un enfant,
Bien que déjà le doute ait fait mon front si blême.
O rage ! on me l'a dit, c'est un autre qu'elle aime,
Et qui va me la prendre, heureux et triomphant !

Je ne dois plus l'aimer : chacun me le défend,
Et jusqu'à mes amis, et jusqu'à Dieu lui-même ;
Je ne dois plus jeter ni plainte ni blasphème,
Et vivre sans frisson sous ce ciel étouffant....

Eh bien, je l'aimais, celle qui m'est mère,
Plus que Dieu, plus que vous, ô mon père, ô ma mère ;
Je mourrai, s'il le faut, dès que l'heure viendra ;

Et quand je reprendrai mon sommeil de statue,
Quand ce sera fini, — la femme qui me tue
Bira : « Pauvre garçon ! si jeune ! » et me plaindra.

CHARLES FUSTER.

La Semaine théâtrale

Théâtre Royal.

Mardi, *Faust* nous a donné l'occasion de voir M^{lle} Lion dans un rôle important.

L'artiste est sympathique, gracieuse. La voix manque d'ampleur, mais est, par contre, d'une justesse irréprochable. On n'en peut certes dire autant en parlant de M. Augier, qui, dans *Faust*, a détonné si souvent, que lorsque cet artiste chantait juste, on aurait pu croire qu'il se trompait.

Jeudi, reprise du *Pré aux Clercs*. Boucan épouvantable d'un groupe d'abonnés qui exigeaient le remplacement immédiat de M^{lle} Rzzio, qui jouait la reine, et de M. Max, refusés tous deux. Le remplacement immédiat eut été difficile, car on ne pouvait aller chercher un contrôleur pour jouer Ristori et une ouvreuse pour remplacer la reine de Navarre. Mieux eut donc valu, une fois la protestation faite, de laisser continuer la représentation.

Celle-ci s'est naturellement ressentie du tapage. M. Duchesne — qui pensons-nous, a débuté à l'Opéra-Comique, dans le même rôle — a très bien chanté son air du premier acte. On l'a applaudi, puis le chahut a commencé. Mlle de Villeraie qui paraissait bien effrayée pouvait à peine parler. Au second acte, heureusement, les artistes se sont un peu remis et, malgré la froideur de la salle, M. Duchesne et Mlle Lion ont su se faire applaudir. M. Guernoy représentait d'une façon très correcte — sinon avec une bien grande autorité — le terrible Comminge. M. Jouard, la basse bouffe, a été très convenable et Mlle de Villeraie très gentille — comme toujours.

Dimanche, les *Huguenots*.

Pavillon de Flore.

La *Brebis égagée* tient l'affiche depuis 8 jours et son succès est très grand.

MM. Grangé et Bernard ont fait 4 actes très amusants, très mouvementés et pleins de spirituelle bonhomie.

On retrouve par-ci par-là des scènes tirées d'anciennes œuvres de Grangé, mais cela ne gêne en rien l'œuvre nouvelle qui possède de très grandes qualités.

Les artistes peu sûrs d'eux-mêmes à la première représentation se sont distingués dans les suivantes ; M^{lle} Play et M. Desclos surtout en sont arrivés à certains moments à une perfection que des artistes en renom obtiendraient difficilement.

Les autres interprètes se sont également mis en frais et l'ensemble a été aussi bon qu'on peut le désirer avec le personnel du Pavillon de Flore.

L'intermède est très faible et nous souhaitons que M^{lle} Lully, que nous n'avons pas encore entendue, vienne relever cette partie intéressante des soirées données par M. Ruth.

Petite correspondance.

Un franc la correspondance de deux lignes.
X. B. T. — Conveni. T'attendrai. A.

Espère toujours te voir. T'embrasse de tout cœur.
MIGNON.

12, rue de l'Étuve, 12
CARTES DE VISITE
SOIGNÉES
Typographie, 1-75 — Lithographie, 3-50

CARTES DE VISITE lithographies, soignées, rue Chapelle des-Clercs, 1.

ESCRIME. — Leçons particulières par M. BALZA, professeur du Cercle St-Georges. S'adresser au local du Cercle, Café de la Banque nationale.

ATELIERS DE PHOTOGRAPHIE
ZEYEN
Boulevard de la Sauvoignée, 137.

Salon d'exposition permanente. — Entrée libre.

Théâtre Royal de Liège

Dir. Lion Edmond Giraud
Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.
Dimanche 24 décembre 1882.
Les *Huguenots*, grand opéra en 5 actes
Très prochainement : LE PRÉ AUX CLERCS.

Théâtre du Gymnase

Direction Ed. GIRAUD.
Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.
Dimanche 24 Décembre 1882
Héloïse Faranquet, comédie en 4 actes.
Les *Dominoes Roses*, comédie en 3 actes.
Same li 18 décembre 1882.
La *Mascotte*, opéra comique en 3 actes.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Isidore RUTH.
Bur. à 6 0/0 h. — Rid. à 6 1/2 h.
Dimanche 24 et Lundi 25 décembre 1882.
Les *Bohémien de Paris*, grand drame en 5 actes et 8 tableaux, par A. Dennery et Grangé.
Grand Intermède par M^{lle} Lully, Rosahl, MM. Vaunel et Molivier.
Mercredi 27 décembre 1882.
La *Brebis égagée*, comédie nouvelle en 4 actes.

A l'étude : *Le truc d'Arthur*, comédie nouvelle en 3 actes par H. Chivot et A. Dumas.

Liège. — Imp. Em. PIERRE et frère, r. de l'Étuve, 12



- fiançailles -

Et il l'a conduit à... l'hôtel.....



- un an après -

Décidément son caractère
est moins que dur!
Je vais en prendre une blonde

Six mois après



Oh bien, nous deux; nous sommes unis librement
mais nous savons bien que ça n'est pas pour
la vie -



Toit-tu, maman - je veux me marier librement afin que
mon amour (si j'en ai un) ne soit pas obligé de tenir mon
mari pour m'épouser -